N. 71. 3.

Fürstlich-Starhemberg'sche
Familien Bibliothek
Schloss Eferding.

IV D

Case
FRC
5716

MdW 10452

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

Constitution

NAISSANCE

DE TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET TRÈS-DESIRÉE

MADAME CONSTITUTION.

COMÉDIE

HÉROÏ-COMICO-LYRIQUE

EN TROIS ACTES.

Représentée aux Thuilleries, par les célebres COMÉDIENS *de la Patrie.*

De l'Imprimerie Constitutionnelle.

1790.

PERSONNAGES.

LE ROI.

LA REINE.

NECKER.

LA FAYETTE.

PAOLI.

MIRABEAU l'aîné.

MIRABEAU, cadet.

MAURY.

BARNAVE.

Mlle. THÉROIGNE.

La Dame LE JAI.

La Comtesse DE MIRABEAU.

Différens Personnages muets, mais non inactifs.

La scène se passe aux Thuilleries, la salle représente un des petits appartemens.

THE NEWBERRY
LIBRARY

NAISSANCE

De très-Haute, très-Puiſſante & très-Deſirée

MADAME CONSTITUTION.

COMEDIE

HEROÏ-COMICO-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE ROI.

Me voilà donc enfin habitant de la grande ville, de ma bonne ville de Paris Bonne... hem ! Couci, couci ! Habitant de Paris ! que dis-je ! citoyen, bourgeois, & pis encore. Ah ! plût au ciel que la France ſoit heureuſe à ce prix ! Je ne regretterai ni mon ſceptre, ni ma

couronne, ni la puiſſance, ni la majeſté du mieux doté des Rois de la terre.... Mais quelqu'un ici porte ſes pas... : c'eſt la Reine; oui, c'eſt elle-même? mon cœur me l'avoit dit d'avance. Cachons-lui le trouble de mes eſprits; &, ſi nous n'avons pas ſu être Roi, ſachons du moins être homme, en ſupportant de bonne grace le joug peſant de la néceſſité.

SCENE II.

LE ROI, LA REINE.

LA REINE.

SIRE, je n'étois point aſſez infortunée : le Ciel a voulu combler la meſure des malheurs où il m'a plongé, en me privant de mon frere..... Joſeph enfin n'eſt plus.

LE ROI.

Connoiſſant votre ſenſibilité, j'avois défendu que l'on vous inſtruisît de ſa mort, me propoſant de préparer votre grand cœur à cette nouvelle épreuve. Mais, je le vois, chacun ici eſt peu ſoigneux de me complaire, & à plus forte raiſon, de m'obéir.

LA REINE.

Sire, n'accuſez perſonne : je viens de jetter par haſard, & contre mon ordinaire, les yeux ſur une des mille feuilles dont on inonde tous les jours la Capitale ; & là, non-ſeulement j'ai appris la mort de l'Empereur, mais j'ai même lu ſon teſtament.

LE ROI.

Son teſtament ! Gentilleſſe de MM. les journaliſtes.

LA REINE.

Hélas ! on ne l'épargne pas plus que moi ; & la calomnie, ſemblable à un chien affamé, veut diſputer aux vers les triſtes reſtes de ſa proie. Quel vertige, ou plutôt quelle rage anime donc maintenant les Français !

LE ROI.

Les Français ! hé ! donnez-vous le nom de Français à cette fourmilliere d'écrivains faméliques qui, tous à l'envi les uns des autres, trafiquent des menſonges, des abſurdités, des platitudes ? Madame, les vrais Français gémiſſent & ſe taiſent, en attendant le moment où ils pourront ſe réjouir & parler.

LA REINE.

Ce moment, Sire, me paroît bien éloigné.

Car enfin, ces états-généraux, que votre M. Necker a imprudemment convoqués, ne finiſſent rien, ne terminent rien. Ils ont armé votre peuple contre vous, pour s'emparer de votre puiſſance, & maintenant ils ſe la diſputent entr'eux.

LE ROI.

Air : *M. l'Abbé où allez-vous ?*

Le Français léger, inconſtant,
Comme un moulin, tourne à tout vent,
Nous le verrons, j'eſpere,
Hé bien !
Revenir à ſon pere,
Vous m'entendez bien.

LA REINE.

Air : *Du Fleuve d'Oubli.*

Chimérique eſpérance,
Croyez-moi, mon ami, mi, mi, mi ;
Jamais, jamais en France
Fait-on rien à demi, mi, mi, mi ?
Oui, pour perdre la mémoire,
Dans le fleuve d'Oubli,
Biribi,
Je vais boire.

SCENE III.

LE ROI.

La Reine, ou pour parler comme le révolutionnaire Desmoulins, la femme du Roi, (j'admire la bonté de cet énergumene, lequel, par pitié sans doute, veut bien encore me qualifier de ce vain titre) ; oui, Antoinette a raison. La monarchie est à jamais détruite, & la vivacité française ne veut rien à demi ; elle se précipite en aveugle dans les extrêmes. Au lieu de corriger, comme je l'avois désiré, les abus de son ancien gouvernement, elle l'abat de fond en comble. Elle frappe l'arbre dans ses racines, & le désordre surnage seul au milieu des débris de ce vaste empire. Qu'en résultera-t-il? Grand Dieu! puisse ce peuple, ce peuple que j'aime, malgré le délire où de fougueux démagogues l'a plongé ; puisse ce peuple être un jour heureux! O Louis XII! & toi brave Henri, toi dont je n'ai jamais prononcé le nom sans attendrissement ; couple auguste & sacré, jette, du haut des demeures éternelles, des regards de bonté sur les petits-fils de ces antiques Français, dont tu fus l'idole. Un pere qui prie pour ses enfans, mérite

d'être exaucé, & ce ſpectacle eſt digne du Ciel même.... Je m'en vais faire un petit tour de Thuilleries, ſeul plaiſir qui me ſoit encore permis; car, pour la chaſſe, il n'y faut plus penſer, & j'ai perdu le droit d'y aller, du moment que tout le monde l'a obtenu.

Air : *Que le Sultan Saladin.*

Qu'au jardin de d'Orléans,
Peuplé d'honnêtes marchands
Et de filles non pucelles,
Quoique jeunes, quoique belles;
On aille ſoir & matin:
C'eſt bien, c'eſt bien,
A moi cela ne fait rien.
J'aime mieux tirer à la chaſſe
Une bécaſſe, une bécaſſe. } *Bis.*

SCENE IV.

NECKER, LE ROI.

(*On entend des couliſſes une voix plaintive.*)

LE ROI.

Quelle eſt cette voix triſte & lugubre qui pſalmodie ſi dolemment? Ecoutons.... Ah! c'eſt ce pauvre Necker. Que diable chante-il là?

NECKER.

NECKER.

Air *de Richard.*

O Louis ! ô bon Roi !
L'univers t'abandonne ;
Je ne donnerois pas, ma foi ;
Un ſou de toute ta perſonne. *Fin.*
Dans quel cruel revers
T'ont plongés des pervers,
Qu'offuſquoit l'éclat de ton trône. O Louis, &c
Et ſon Antoinette, Hélas ! ſon cœur
Doit être navré de douleur.
Oui, ſon cœur eſt navré de douleur.
Monarque cherche, cherche des amis ;
Non dans la chaire nationale,
Ni dans tes anciens favoris ;
Ils méritent qu'on les empâle.
Ils vont braillant,
Ils vont heurlant,
Singent les bons apôtres
Font tout pour eux, rien pour les autres.
O Louis ! ô bon Roi !
L'univers t'abandonne,
Je ne donnerois pas, ma foi ;
Un ſou de toute ta perſonne.

LE ROI, (*en lui frappant ſur l'épaule.*)

Que dites-vous ?

NECKER.

Ah Sire ! pardonnez....

LE ROI.

Vous dites que.... ?

NECKER.

Je croyois être ſeul en ces lieux. Mon imagination vagabonde ſe donnoit carierre, & je faiſois de triſtes réflexions.

LE ROI.

Je n'en ſuis point ſurpris. Pour ce faire, vous avez de la matiere de reſte.

NECKER.

Ma foi, Sire, s'il faut parler franchement, je ne ſais trop maintenant à quoi je puis vous être utile ici. C'eſt pourquoi, avec votre permiſſion, je ſerois très-diſpoſé à aller prendre les eaux, & à fuir bien vîte.

Ce manège redoutable ;
Où de lutins une troupe effroyable
Me contre-carre à chaque pas ;
Je veux noir, néant : blanc, ils ne le veulent pas.
Vous le dirai-je enfin ! cette peſte de race,
En dépit de Necker, en dépit de Bergaſſe,
Au dépend du Clergé, après de longs débats,
Vient de créer des aſſignats.

LE ROI.

Ha ! ha !

NECKER.

Adieu, la caiſſe d'eſcompte.
A moi, ce n'eſt pas mon compte.

LE ROI.

Ho! ho!

NECKER.

Ces aſſignats ſentent le Law tout pur:
De là la banqueroute; & Sire, c'eſt bien dur.

LE ROI.

Peſte?

NECKER *prenant une priſe de tabac.*

Eſt-ce ainſi que l'on berne,
Sire, un Sully moderne?

LE ROI.

Il eſt vrai!

NECKER.

Bords fleuris du Léman, célebre par vos truites,
Las! pourquoi vous ai-je quittés.
Vaine gloire, grandeurs, paſſions maudites!
Reprenez vos dons empeſtés.

LE ROI.

Je vous croyois un ſage, & je vois avec peine, que vous ne l'êtes point. Que feriez-vous donc à ma place?

NECKER.

Ce que je.... C'eſt mon ſecret.

Le rôle de Roi n'eſt pas le plus doux des rôles, il eſt vrai . . . . N'importe! Si le haſard m'avoit placé ſur le trône, j'aurois régné en dépit des Chapellier, des Camus, des Cochons, des Bouches, & voire des Anuſſes; ou bien; je leurs aurois donné du fil à retordre. Mais, grace à votre bonté, ces Meſſieurs nous filent du coton, &, je penſe, ils nous en fileront long-temps.

LE ROI.

Air : *En quatre mots, je vais vous conter ça.*

Mon cher Necker
Je ne ſuis pas grand clerc;
Mais un bon Roi, n'eſt qu'un *pater*;
Qui, comme un vrai Kaquer,
Eſt plain de philantropie :
C'eſt-là ma philoſophie.
Si des Députés,
Les arrêtés
Font le commun bonheur :
Ah! c'eſt de bien bon cœur
Que je quitte l'honneur
De très-puiſſant ſeigneur;
Titre vain, titre ſuborneur :
Bien votre ſerviteur!

SCENE V.

NECKER.

O Titus! O Marc-Aurel! jamais déployâtes-vous autant de ſageſſe ; & toi, intrépide Brutus ; toi, républicain farouche, ſi Louis eut vécu des temps ; jamais, non, jamais tu n'aurois douté un moment que la vertu habitât ſur la terre. En effet : quelle patience ! quelle modération ! quelle égalité d'humeur ! quelle noble ſimplicité ; mais ſur-tout, quel amour pour ſes ſujets ! ſon peuple, lui ſeul, eſt l'objet de ſa tendre ſollicitude ; il ſemble s'oublier tout-à-fait, & ne connoître d'autre bien que le bonheur de l'humanité ! Cependant, ce brave & honnête homme a manqué périr ſous le glaive... Ah ! détournons ces horribles images ; elles glacent mon cœur de terreur & d'effroi.

Sur l'air : *Queu danſeu que c'monſieu de la France.*

Mon dieu, mon dieu, je te rends grace,
D'avoir, par un ſoin efficace,
Souſtrait un Roi de bonne race
A des traîtres, à des bandits.
Sans nuls remords, avec audace, (*bis.*)
Tes ennemis, mon cher Louis,
Tes ennemis t'auroient occis ;
Ils t'ont réduit à la beſace,
Ils vouloient encore faire pis. (*bis.*)

SCENE VI.

LA FAYETTE, PAOLI, NECKER.

PAOLI *à part.*

OUI, je viens dans le Louvre, adorer votre
Roi,
Je viens mettre à ses pieds un superbe Ecossoi
Que son prédécesseur, ce paillard trop facile,
Que Louis quinze enfin n'a pu rendre docile.

Haut.

Votre sénat auguste, immortelle assemblée,
Je le dis franchement, m'a conquéri d'emblée.
Jamais vit-on autant de sages réunis !
A les voir, on croiroit que tous sont des Baillys.

A part.

Si je ne cite point le nom de la Fayette,
C'est qu'il est pudibond comme une famelette...

Haut.

Cet homme que je vois dans un coin recueilli,
Quel est-il ? Je ne sais ; mais, malgré sa tristesse
Que je lis sur son front, je sens qu'il m'intéresse.

LA FAYETTE.

C'est l'illustre Necker, ce Ministre chéri,

Du moins qui l'étoit. Mais il eſt ariſtocrate :
C'eſt ce qui nuit & jour lui fait enfler la rate.
Vous n'avez donc pas lu le journal de Marat,
Plébéïen courageux, digne du conſulat.

NECKER (*ſortant de ſa rêverie*).

Ciel ! quel nom odieux vient frapper mon oreille !
Je ne m'étonne plus, c'eſt notre Waſington,
C'eſt ce phœnix, cette merveille,
Bref, c'eſt ce dictatenr, qui tranche du Caton.
Diſſimulons pourtant, c'eſt un point néceſſaire.
Peut-être un jour, le ſort nous ſera moins contraire ;
Peut-être un jour enfin, il n'échappera pas
Le deſtin malheureux du Marquis de Favras.

LA FAYETTE (*à Necker.*)

Permettez que je vous préſente, Monſieur, un étranger célebre par ſes hauts faits, & ſur tout par ſes malheurs. Mais, lequel enfin, grace aux ſages décrets émanés de l'Aſſemblée, dont j'ai l'honneur d'être le premier ſatellite, rentre, après vingt ans d'eſclavage, dans tous les droits de l'homme. Son nom ſans doute vous eſt aſſez connu. C'eſt le Général Paoli.

NECKER.

Air : *La bonne aventure, oh gué.*

Que me dites-vous donc là,
Mon cher La Fayette ?

Ce grand homme, le voilà;
Ma joie eſt complette.
Lorſque le Roi le verra,
Sans doute il le fêtera.
Rien encor ce ne ſera,
Au prix d'Antoinette.

PAOLI.

Air : *De la p'tite poſte de Paris.*

Meſſieurs, tréve de complimens;
Allons voir le Roi ſur le champs:
Pour arriver, tôt chez Louis,
Prenons la poſte de Paris.
Tanti, tanti, tanti, tanta;
Lanli, lanli, lanli, lanla.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MIRABEAU l'aîné, Mlle. THEROIGNE, BARNAVE.

MIRABEAU.

AMIS, c'en eſt fait maintenant; & puiſqu'enfin un heureux hymen vient d'unir ma deſtinée à la veuve de feu *Populus* : La conſtitution va naître de cette union.

BARNAVE.

Hélas!

MIRABEAU.

Oui, je ſais que j'ai plus de mille rivaux, qui, tous envient mon bonheur, & ſur-tout celui de donner naiſſance à cet être tant deſiré; le choix de Théroigne prouve que le Ciel m'avoit réſervé l'honneur d'en être le pere. Néanmoins, comme de mon naturel je ſuis peu jaloux, je ſerai enchanté que tous nos confreres, les patriotes, concourent à ce grand œuvre. Mamour, ſans doute votre pudeur ſouffrira un peu de prodiguer ainſi vos appas,

mais il s'agit du bien de tous ; ceci doit vous ſuffire : d'ailleurs, vous êtes philoſophe.

THÉROIGNE.

Mon ami, ſoyez tranquille. Je ſeconderai vos vues anti-ariſtocratiques ; & à tous venans, je donnerai beau jeu.

BARNAVE.

A la bonne heure, car tout pour un ſeul, & rien pour les autres, mettroit l'auteur des droits de l'homme, votre illuſtre époux, en contradictions avec ſes principes.

SCENE II.

L'abbé MAURY & les Acteurs précédens.

MIRABEAU.

Air : *M. l'Abbé où allez-vous ?*

Où diable allez-vous, maître fou,
Vous allez vous caſſer le cou ;
Répondez ſans colere,
Hé bien !
En moi voyez un pere,
Vous m'entendez bien.

L'ABBÉ.

Où je vais, où je vais, en honneur, je n'en ſais rien, & c'eſt comme par miracle que je

ſuis hors de leurs pattes. A la lanterne ! A la lanterne, crioit la populace éffrenée. Heureuſement, qu'à mon ordinaire je n'ai pas perdu la tête. Sans cela, Maury, à cette heure ne ſeroit plus. Pour votre frere, je ne ſais trop ce qu'il eſt devenu ; mais j'ai bien peur....

MIRABEAU.

Comment cadet... ? Barnave, ſoutiens-moi.
Je tremble qu'il n'en réchappe.

THÉROIGNE.

L'abbé, petit vaut rien d'abbé...
Mon cœur eſt congelé par la terreur, l'effroi,
Et mes genoux tremblans ſe dérobent ſous moi.
Prenez-moi là, au-deſſus de l'aiſſelle.

L'ABBÉ.

Par la ſembleu ! vous nous la donnez belle.
Quelle pietre complexion !
Cependant, madame, dit-on,
Pleine de zele,
Doit enfanter la Conſtitution.
Cela réjouit fort Luynes, le gros, cochon, & toute la ſéquelle,
Qui mériteroit bien qu'on la mit en tutelle.

THÉROIGNE.

Avec moi, mon ami, un tel ton vous méſied.

Je connois beaucoup votre pere.
C'eſt un bon citoyen, qui m'aime & me révere:
Ainſi, gare le tire-pied !

MIRABEAU.

Il eſt au fait, d'ailleurs, de toutes vos fredaines.
Les journaux palſembleu ! les content par centaines.

L'ABBÉ.

Baſt ! Les journaux, les journaux,
Sont des attrape-nigauds.

THÉROIGNE.

Oui, les Actes des Apôtres.

L'ABBÉ.

Celui-là, non. Il eſt des nôtres.
J'en dis autant du journal-général.

MIRABEAU.

Trituré, chaque jour, par M. Bezenval.

MAURY.

Mais le méchant auteur des Annales de France;
Il griffonne, il griffonne, & jamais il ne penſe.
Le journal univerſel,
Manque de poivre & de ſel.
Le menteur, nommé véridique,
En termes clairs, s'explique :

Par malheur, c'eſt un miſſel
Un peu, beaucoup ſoporiſique.
Diogene dans le tonneau,
Eſt maintenant à vau-l'eau.
Le réveil matin,
L'y ſuivit ſoudain;
Et le journal Fontanes,
Pour s'y trouver plutôt, a pris la poſte aux ânes.
Si je liſois la chronique Villette,
Ce ſeroit à rebour, c'eſt-à-dire, en levrette.
Quand à votre rodeur,
Ce n'eſt ſouvent qu'un radoteur
La cocarde......
Las la larde.
Le Courrier de Madon,
Qu'en fait-on?
Ce qu'on fait des Gazettes,
Un vrai torche lunettes.
Les lettres de Luchet
Ne valent rien tout net,
N'en déplaiſe à de Saint-Albine;
Que ſi nous les voyons, ce n'eſt qu'à la cuiſine.
Pour le journal long
De maître Aliboron,
Je le lis tout autant que je lis ſon Mercure;
On a, par un décret, aboli la torture.
L'Ami du Peuple aux champs de Marathon,

J'en ſuis garant, n'eut été qu'un oiſon.
Enfin votre Camille,
Très-bien dit, Du Moulin;
De génie il pétille,
Et lorſqu'il parle latin,
C'eſt un petit Rapin,
Foi de calotin!
Mais laiſſons-là Camille, & parlons de Prudhomme.
Hercule patriote, il me tue, il m'aſſomme;
Et ces grand mots vide de ſens,
Grands mots que par-tout on renomme,
Font dire en chorus aux brigands:
Ah l'honnête homme!
Quoique auſſi lourd qu'eſt ſec le Moniteur;
Je ne haïſſois pas défunt l'Obſervateur.

THÉROIGNE.

Ta ta... Que dites-vous du Courrier de Provence?
Je voudrois bien ſavoir ce que monſieur en penſe.

MAURY.

C'eſt une œuvre ſacrée, & d'un ſacré mortel;
Jamais l'eſprit humain n'enfanta rien de tel.

MIRABEAU.

Hé quoi, Maury! *d'un Prêtre eſt-ce là le langage?*
Où plutôt, n'eſt-ce pas un cruel perſiflage?

THÉROIGNE.

Parlez-nous vrai, ne plaiſantez-vous point?
Soyez, ſi vous pouvez, ſincere ſur ce point.

MAURY.

Je penſe ainſi, je vous le jure.

MIRABEAU.

Oui.

THÉROIGNE.

Tout de bon?

MAURY.

Sans doute.

BARNAVE.

Il ſe moque de vous.

MAURY.

Qui, moi? moi, me moquer de ces tendres époux? Non.

MIRABEAU aîné.

Non. Hé bien! à la premiere cure,
Je vous ferai nommer. Mais tenez, cher Maury,
Abjurez vos erreurs, prenez le bon parti.
Oui, votre cœur eſt dur comme la pierre;
Mais, quand je ſonge au concierge S. Pierre,
Lui qui renia Jeſus-Chriſt,
Lui qu'on ne voyoit point, ou peu dans ſon diſtriƈt,
Et qui, pourtant, fit une fin ſi belle....

MAURY.

En effet, par les pieds, ne fut-il pas pendu?

THÉROIGNE

Qu'importe! lorsqu'on est fidele
A la sainte vertu.

SCENE III.

MIRABEAU *cadet, les acteurs précédens.*

Air : *Ah! maman que je l'ai échappé belle, &c.*

Que je viens de l'échapper belle!
Là-bas, les patriotes, enflammés d'un beau zele;
Ah! je viens de l'échapper belle!
Heureusément Mirabeau leur a tourné le cu.

MIRABEAU l'aîné.

Vous le voyez, mon frere, vous le voyez. Que cette terrible leçon vous soit du moins profitable! Jettez-vous du côté des plus forts: ceux-là ont toujours raison. Néanmoins, s'il est dur d'être pendu, c'est aujourd'hui une espèce d'honneur: témoins les freres Agasses. Cependant ne vous exposez plus à subir une mort pareille, bien qu'elle soit honorifique: le coup qui vous frapperoit, me feroit cer-

tainement

tainement rendre l'ame, & vous priveriez la France de ſon Numa, de ſon Confucius, de ſon Lycurgue, de ſon Solon, de ſon Ange tutélaire, de ſon Dieu. Je vous le répete; quittez vos anciennes terres, ô mon frere! ou bien, on vous lanternera.

MIRABEAU cadet.

Qui, moi? que je me range ſous l'étendart de la révolte? Que ſous le nom ſpécieux du patriotiſme, je bouleverſe, je confonde tous les droits, les rangs, les états; & que pour comble d'effronterie, je me faſſe un piedeſtal des ruines de la monarchie, pour montrer aux nations étonnées, votre frere le vicomte, partageant avec une bande de régicides, de noblicides & de clergicides, les pouvoirs, les honneurs & les biens d'autrui. Non, non, jamais. Avant de me voir à tel point devenir criminel, on verra plutôt l'académicien Bailly, devenir modeſte; l'heureux rival du bourgeonné, le mielleux la Fayettte, devenir un Héros; le pedant Necker, devenir un homme d'état, &c. &c.

MAURY.

Pour ce dernier, il ne mérite plus même l'honneur que l'on daigne en parler, & il va rentrer à jamais dans la poudre, d'où il eut

été heureux pour lui de ne jamais ſortir. Mais, je puis vous certifier.....

(Air : *Du Maréchal.*)

Qu'à regret
Necker le fait,
Le ſaut
Qu'on fait toujours trop tôt,
Le pauvre hére eſt ſi-tôt,
Qu'il ſe croît plus qu'un Calonne, un Turgot.

(Air : *Du Roi & le Fermier.*)

Ce que je dis eſt la vérité méme ;
Oui, c'en eſt fait
De ce pauvret.
Ah ! pour ſa face ambitieuſe & blême,
C'eſt, je l'avoue, un fameux camouflet.
Quel chagrin pour ſa chaſte fille,
De retourner dans le pays de Vaud !
Et d'aller y vivre en famille,
Comme la Wolmar de Rouſſeau.

MIRABEAU l'aîné.

(Air : *Il pleut, il pleut Bergere.*)

Il pleut, il pleut Théroigne,
Au manége volons ;
Bien vîte, je m'éloigne
De ces deux furibons.
Ici, point de rancune,
Ce feroit temps perdu ;
Mais certe, à la tribune,
Je vous lès.... m'entends-tu ?

THÉROIGNE.

(Air *Chantez, danſez, &c.*)

Tombez ſous nos généreux coups,
Enfans de l'Ariſtocratie :
Baiſſez, baiſſez vos fronts jaloux
Antè patrem de la patrie :
Et voyez là, ſous mon jupon,
Un moule à Conſtitution.

SCENE IV.

MIRABEAU cadet, & l'Abbé MAURY.

MIRABEAU cadet.

(Air : *Mon pere étoit pot.*)

Je ne ſuis point découragé
Oppoſons à ces traîtres ;
Vous, mon cher, les droits du clergé ;
Moi, ceux de mes ancêtres.
Point ne balançons,
Soyons, ou mourons
Utiles à la Reine,
Fideles au Roi ;
Bien qu'il reſte coi
Ainſi qu'un lievre en plaine.

L'ABBÉ.

(Air : *Malbrouk s'en va-t'en guerre.*)

Sa motion eſt bonne ;
A merveille, à merveille il raiſonne,
Un docteur de Sorbonne
N'auroit pas mieux prêché

Dans un archevêché,
De même qu'au marché;
Hardiment la roture
Viendroit donc, viendroit donc ſous la bure,
Taxer la prélature
Quel énorme péché !

(Air : *La Catacoua.*)

La France eſt dans un grand danger,
Il ne faut plus rien ménager.
Montlauſier, Malouet, Bergaſſe,
Et notre ami
Dépréminil,
Et Cazalès,
Ce grand profès,
Et Virieu,
Par la tudieu !
Qui dans ce lieu
Eſt préſident : tous feront face
Aux enragés
Si bien louangés.

MIRABEAU cadet.

Air : *Toujours, toujours, il eſt toujours le même.*

Toujours, toujours, il aura l'ame altiere;
Il eut été, ſans doute, un vrai Céſar,
Un Turenne, un Villars,
S'il n'eut prit le brevière;
Et dans un parti bleu
Il auroit, palſembleu,
Aux plus vaillans, coupé la jugulaire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MIRABEAU aîné.

ALLONS, Mirabeau, mon ami, courage! tout va bien; &, grace à ta souplesse, à ton éloquence, & sur-tout à ton tartuffisme, te voilà parvenu au faîte de la gloire, des honneurs & de la fortune. Tes ennemis pâlissent & s'éclipsent devant toi, comme les astres de la nuit à l'approche du dieu du jour: Necker est tombé dans le mépris qu'il mérite à tant de titres; Philippe, en croyant servir son ambition a servi la mienne, & j'ai su éconduire ce dangereux concurrent, lorsqu'il a cessé d'être utile à mes desseins..... J'éconduirai de même la Fayette & Bailly, quand il en sera temps. Je.. oui, je régnerai, puisque le Destin m'a fait pour régner; je régnerai par le premier des droits.

Celui qu'un esprit ferme & vaste en ses desseins,
A sur le foible esprit des vulgaires humains.

SCENE II.

MIRABEAU, LA LE JAI.

MIRABEAU aîné.

MAIS, une femme s'avance; je crois la reconnoître : miséricorde ! c'est, oui, c'est elle-même. Qui vous amene ici, ma belle ? (*à part.*) Auroit-elle sçu.... Je n'ose l'interroger.

LA LEJAI.

Qui m'amene, traître, qui m'amene ? ah ! tu ne le sais que trop. J'ai peine à retenir le courroux qui m'anime. C'est donc ainsi que tu as violé la foi, la fidélité, l'amour enfin que tu m'as juré tant & tant de fois ?

MIRABEAU aîné.

Qu'entendez-vous par ces vives apostrophes, & ces reproches que je ne crois point avoir mérités.

LA LEJAI.

Ce que j'entends, perfide : & ton mariage avec.....

MIRABEAU aîné.

L'intérêt, le salut de l'État demandoit cet

hymen ; & moi, n'écoutant que mon amour pour la patrie, nouveau Curtius, je me ſuis précipité dans un gouffre. Faut-il, hélas ! qu'un ſi noble & ſi beau dévouement ſoit improuvé par ma le Jai, ma chere le Jai, elle que je croyois auſſi bonne citoyenne, que ſon mari eſt bon citoyen.

LA LEJAI.

O monſtre ! je croyois que tu aurois changé, en te voyant membre d'un corps reſpectable ; mais je m'apperçois, avec douleur, que tu es toujours un vaurien, comme à ton ordinaire. Tu ſais pourtant tout ce que j'ai fait pour toi.

MIRABEAU aîné.

Oui, & je veux toujours en conſerver la mémoire.

LA LEJAI.

M'aimes-tu encore ? M'as-tu jamais aimé ? Prends pitié d'un amante éplorée. Je ſuis bien malheureuſe, de ce que tu n'as plus beſoin d'argent, ſous cela, je te verrois ſoir & matin fréquenter ma boutique ; je te verrois ſans ceſſe à mes genoux ; je te verrois tendre & ſoumis, implorer les plus légeres faveurs : tu ſais cependant ſi jamais je te les faiſois attendre. Tu voulois un baiſer, je t'en donnois mille ! Tu

avois droit de chaſſe & de pêche ſur le bien de mon mari, bien avant ton décret, ſur la pêche & ſur la chaſſe Que te dirai-je de plus, rien ſans doute, tu m'as aſſez entendu. Oui, je commence à croire, d'après ce que j'éprouve de ta part, tout ce que l'on m'a raconté de ton hiſtoire de Joux, c'eſt-à-dire, de cette malheureuſe victime de tes ſéductions, de ton avarice & de ta ſcélérateſſe :

Un jour ſeul ne fait pas, d'un cœur cadavereux,
Un Député fidele, un homme vertueux.

Air de Didon : *Ah que je fus bien inſpirée.*

Dieux ! combien j'éprouve de peine !
Dieux ! combien j'éprouve de peine !
De t'avoir donné place en mon cœur. (*Fin.*)
Rebut de la nature humaine, } *Bis.*
Ton aſpect devroit faire horreur.
J'ai beau le voir, je crois à peine
Ce qu'avec mes deux yeux je vois,
Ce qu'avec mes deux yeux je vois.
Va, continue, horrible hiene,
A t'abreuver du ſang français,
A t'abreuver du ſang français.

Dieux ! combien j'éprouve, &c.

MIRABEAU.

MIRABEAU aîné.

Air : *Adieu donc, dame Françoise, &c.*

Adieu donc, ma bonne dame,
Ceſſez de vous déſoler ;
Qu'on me loue ou qu'on me blâme,
A mon but je veux aller. (*Fin.*)
Si vous liſiez dans mon ame. . . .
Mais comme vous êtes femme,
Du beau projet qui m'enflamme,
Je ne veux point vous parler.

Adieu donc, &c.

LA LEJAI.

Ah ! on le devine de reſte, ton beau projet. Mais, tremble, tremble, le précipice eſt entr'ouvert ſous tes pas. Avant que tu l'exécutes, ce projet funeſte, puiſſe les carreaux céleſtes te réduire en poudre ; puiſſe le glaive de l'ange exterminateur te pourfendre l'occiput, &,

Pour le ſupplice enfin, de ton génie altier,
Puiſſe-tu, dans l'enfer, retrouver un Gautier.

MIRABEAU aîné.

L'amour égare ſa raiſon. Mais, combien de pareilles imprécations ſont douces à l'oreille d'un amant ! Les chants de l'intéreſſante Balleti, ceux de l'agréable Viganoni, ceux de la fiere Galli, ceux du profond Mandini, ceux de

l'enchantereſſe Morichelli : oui, ces chants mélodieux ont moins de charmes pour moi ; oui, ils trouvent moins facilement le chemin de mon cœur. J'ai cru entendre les accents douloureux des Didon, des Ariane, des Armide, des Camille. Néanmoins, ma chere, tu ſais, ou du moins tu dois ſavoir que le dévot Enée, que le cocu Théſée, que le preux Renaud, & que le patriote Horace ; tu dois ſavoir, dis-je, que ces héros ont eu le courage de réſiſter à l'amour, & ſont parvenus à l'immortalité, pour avoir, comme Mirabeau, (Mirabeau l'aîné, s'entend) tout ſacrifié à la juſtice, au devoir, à l'honneur, à la patrie. Mais, entends-tu la clochette conſtitutionelle... drelin ! drelin ! drelin ! l'heure du berger ſonne pour moi ; partant, je te quitte, mon adorable, & je vole au milieu de mon troupeau, revoir mes ânons, mes chevreuils, mes merles, mes brochetons, mes cochons, mes bandits, &c.

SCENE III.

LA LEJAI.

Air : *Tout est dit. . .*

Il est passé ce temps d'ivresse,
Que je donnois au tendre amour,
O Vénus ! cruelle déesse,
Seroit-il passé sans retour ?
Entends les cris d'une amante sensible :
Rends-moi, Vénus, ce sauvage taureau,
L'inflexible
Mirabeau.

SCENE IV.

LA LEJAI, la Comtesse DE MIRABEAU, *en habit de voyage.*

LA COMTESSE. (*à part.*)

Ah, ah ! je viens d'entendre prononcer le nom de mon époux : c'est certainement la femme que j'apperçois ici. Hé mais ! c'est peut-être mon odieuse rivale, cette Théroigne. Ah, plut au ciel ! par ce moyen, j'aurai bientôt terminé les affaires qui m'amenent en ce pays. 1° Je me défais de ma rivale ; 2° je fais pendre

M. mon mari ; car, dit Moliere : *La polygamie est un cas pendable ;* 3° enfin, je monte dans ma chaiſe de poſte, & je retourne à Aix bien vengée, bien veuve, & bien contente.

LA LEJAI. (*à part.*)

Quelle eſt cette figure qui tourne ainſi autour de moi, en gromelant entre ſes lévres, & en me lorgnant avec tant d'attention. Je ne ſais, mais ſa contenance fiere commence à m'intimider.... Ciel ! je me ſerai trahie, & c'eſt, à coup sûr, l'heureuſe moitié de mon infidele, cette fougeuſe citoyenne, qui vient de m'enlever mon amant ; c'eſt elle certainement qui rode ainſi autour du manége, &, ſentinelle vigilante, guette les ariſtocrates, *comme le chat fait la ſouris*.... Si je pouvois m'eſquiver.

LA COMTESSE. (*à part.*)

L'air d'embarras de cette femme me la fait ſuſpecter....

LA LEJAI. (*à part.*)

Elle a l'ame toute patriotique, & ces bonnes ames-là égorgent les gens ſans la moindre façon. Je tremble de frayeur.

LA COMTESSE. (*à part.*)

Elle ſe trouble.... c'eſt elle. D'où peut-elle me connoître? qui lui aura appris mon arrivée? D'ailleurs, elle ignore toujours que le Comte étoit marié, lorſqu'à la ſourdine, il s'eſt aviſé de me répudier, moi, ſa premiere épouſe, pour une créature.... Sans doute; mais dieu merci, depuis la révolution, l'eſpionage s'eſt tellement accru dans la capitale, qu'il n'eſt pas étonnant qu'elle ſache déjà qui je ſuis, où je vas, & d'où je viens : il eſt temps de faire ceſſer mon incertitude : (*haut à la Lejai.*) Madame, bien que nous ne nous ſoyons jamais vues, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible que nous nous reconnoiſſions.

LA LEJAI.

Hélas, Madame, s'il faut vous parler franchement, je le crains plus que je le deſire.

LA COMTESSE. (*à part.*)

Ho! ho! je ne me ſuis point trompé. *haut.*) Le Comte de Mirabeau ne vous eſt pas inconnu?

LA LEJAI.

Hélas!

LA COMTESSE. (*à part.*)

C'eſt elle-même, je n'en puis douter.

LA LEJAI.

Madame, puiſque vous ſavez tout, daignez excuſer une infortunée, victime d'un amour malheureux, mais je veux faire un effort ſur moi-même, & je m'éloigne à jamais de ces lieux, adieu madame.

LA COMTESSE.

Non pas s'il vous plaît, il faut avant tout que nous terminions enſemble une petite affaire, c'eſt une bagatelle, il s'agit ſeulement de nous battre, juſqu'à ce que l'une des deux ſuccombe ſous les coups de ſa rivale.

LA LEJAI.

Nous battre, miſéricorde, où ſuis-je, ah! madame, je me jette à vos pieds; & je vous prie de conſidérer, que je ne suis, ni n'ai point l'air ariſtocrate.

LA COMTESSE.

Raiſon de plus.

LA LEJAI.

Prenez pitié d'une mere de famille.

LA COMTESSE.

Et moi donc, ne ſuis-je plus la femme du pendart.

LA LEJAI.

Oui vous l'êtes, & je ne vous conteste point ce droit. Ainsi, grâce, veuillez seulement que je me retire sans bruit.

LA COMTESSE.

Ne croyez pas m'échapper, je dois venger mon honneur compromis, ainsi madame, voici deux pistolets chargés, vous n'avez plus qu'à choisir, nous sommes seules ici, l'affaire sera bientôt terminée.

LA LEJAI. (*à part.*)

Cette heure est ma derniere, je le vois bien.

LA COMTESSE.

Hé quoi ! vous hésitez, vous êtes brave.

LA LEJAI.

A peu près comme le comte, ainsi de bonne foi, ce seroit conscience à vous.

LA COMTESSE.

Non non, il faut la danser.

LA LEJAI.

Air : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

La danse n'est pas ce que j'aime,
Mais c'étoit votre auguste époux;
Pour toujours c'est fait entre nous;
Je le jure, au nez du ciel même. (*bis.*)

Ainsi finissons tous débats,
Ne redoutez plus mes appas.
A vos attraits (*bis*) puisqu'ils cédent le pas. (*bis.*)

LA COMTESSE.

Air : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Il s'agit bien de cela ;
Entre nous la belle :
Battons-nous, & *cætera*.
Vuidons la querelle.
Tirez vîte votre coup.
Tirez la premiere,
Ou je vous donne, mon choux,
Du pied au derriere.

LA LEJAI. (*à part.*)

Que je tire, que je tire, ah! si c'étoit avec le comte, je sens que j'irois de si bon courage, que le traître n'en réchapperoit pas.

LA COMTESSE.

Y êtes-vous, allons, courage, sur-tout ne ratez pas, car jamais femme, & comtesse sur-tout, ne fut ratée impunément. Oh çà! ma patience commence à se lasser, & à votre âge c'est trop faire l'enfant. Est-il possible qu'une femme qui passe pour avoir tant de courage au lit, en ait si peu sur le champ de bataille

LA

LA LEJAI.

Sainte Gènevieve, *ora pro nobis.*

LA COMTESSE.

C'eſt bien, recommandez votre âme aux ſaints, & terminons vîte,

LA LEJAI.

Sainte Honorine, *ora pro nobis.*

LA COMTESSE.

Bon, tirez.

LA LEJAI.

Saint Sifroi, *ora pro nobis.*

LA COMTESSE.

Bien, tirez.

LA LEJAI.

Sainte Cunégonde, *ora pro nobis.*

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez, tirez.

LA LEJAI.

Saint Caſimir, *ora pro nobis.*

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez dis-je, tirez,

LA LEJAI.

Sainte Gertrude, *ora pro nobis.*

LA COMTESSE.

Hai.

LA LEJAI.

Saint Vital, *ora pro nobis.*

LA COMTESSE.

Ho.

LA LEJAI.

Sainte Opportune, *ora pro nobis.*

LA COMTESSE.

Ouf.

LA LEJAI.

Saint Cresfent, *ora pro nobis.*

LA COMTESSE.

J'étouffe.

LA LEJAI.

Sainte Barbe, *ora pro nobis.*

LA COMTESSE.

J'enrage.

LA LEJAI.

Saint Martial, *ora pro nobis.*

LA COMTESSE.

Attends, attends, je t'apprendrai à faire

ainsi la sainte Nitouche, & puisque tu fait tant de façons, je vais tirer.

LA LÉJAI.

A l'aide, à l'aide, au secours, vîte au secours, je n'en puis plus, je me meurs, je suis morte.

SCENE V.

LE COMTE DE MIRABEAU, BARNAVE, l'Abbé MAURY, LE VICOMTE DE MIRABEAU, *quantité considérable de députés.*

LE COMTE.

QU'EST-CE, qu'est-ce qui vient ici nous troubler, jusqu'aux portes de notre sanctuaire. Dieu que vois-je là bas, une femme armée, & une autre qui a l'air de respirer. A peine Barnave mon ami sommes-nous en sûreté, ne seroit-ce pas quelques nouvelles embûches de nos ennemis, des ennemis de la patrie, ah! l'aristocratie me représente l'Hydre de Lerne, & pour en triompher il faudroit un Hercule.

L'ABBÉ MAURY.

Vous n'avez à la bouche que les mots d'a-

riſtocrate, & d'ariſtocratie. C'eſt ainſi que vous calomniez vos adverſaires, & que vous envenimez les évènements les plus ſimples.

BARNAVE.

C'eſt ainſi que nous déconcertons vos projets anti-conſtitutionnels.

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

MM. avec votre permiſſion, j'ajourne vos rixes à un autre moment, ces dames ont peut-être beſoin de ſecours, & je vole leur en porter.

l'Abbé MAURY.

Des Chevaliers Français, tel eſt le caractere,

(*à Mirabeau l'aîné.*)

Croiroit-on que tous deux eûtes la même mere.

LA COMTESSE, (*en courant ſe jetter au cou du Vicomte.*)

Petit frere, hé quoi! eſt-ce vous que je tiens entre mes bras?

LE VICOMTE.

Parbleu! ma petite ſœur, c'eſt moi-même, & dans ces lieux, ce n'eſt pas une merveille; mais de vous y voir, ma ſurpriſe eſt égale à ma joie.

LE COMTE.

Ciel, c'eſt ma femme.

l'Abbé MAURY.

Votre femme, tant mieux, j'aime les reconnoiſſances, & celle-ci ne peut manquer d'être piquante.

LA COMTESSE.

M. le comte, les intérêts de la patrie vous occupent-ils au point de vous faire perdre la mémoire? Et en épouſant madame, aviez-vous oublié que, pour mes péchés ſans doute, le ciel nous a unis par des liens indiſſolubles?

LA LEJAI.

Ciel où me cacher, je n'oſe lever les yeux.

LE COMTE. (*à part.*)

Dieu me pardonne, je crois que c'eſt cette folle de Lejai, qui eſt ainſi tapie contre terre, c'eſt ici qu'il faut de la tête. (*haut à ſa femme.*) Madame ſans entrer dans aucune diſcuſſions, leſquelles vu le temps & les lieux, quadreroit mal avec le *décorum*, que mon caractère me force à garder, pourrais-je vous interroger à mon tour, & prendre la liberté de vous demander quelles raiſons ſuffiſantes pour parler

comme feus les théologiens, vous ont fait quitter votre province, pour la capitale?

l'Abbé MAURY (*s'efforçant de relever*) LA LEJAI.

Madame n'est-elle point blessée?

BARNAVE.

Heureusement j'ai sur moi mon flacon d'élixir national d'une vertu.... il ressusciteroit un mort.

LE VICOMTE DE MIRABEAU.

Hé quoi! c'est vous ma reine?

LA COMTESSE, (*au Comte.*)

Ce qui m'amene à Paris, je vais le dire en peu de mots, mon honneur offensé, & le désir de punir.....

LE COMTE.

Qui?

LA COMTESSE.

Toi perfide, & de ta nouvelle épouse, cette célèbre Théroigne enfin... tu la vois devant tes yeux, mais je ne puis m'en venger qu'en la méprisant presqu'autant que je te.... car elle est d'une lâcheté.

l'Abbé MAURY.

Toutes les parisiennes ne sont pas aussi braves que vous madame, & que la duchesse d'Aiguillon, notre honorable & amphibie collègue.

LA COMTESSE.

Parisienne ? hé quoi ? cette femme n'est donc point.....

LE VICOMTE.

Cette belle & aimable personne, est en effet de la connoissance de mon *frater*, mais ce n'est pas l'illustre Théroigne, la pauvrette, hélas ! à cette heure, est en travail d'un..... Je serois fort embarrassé de vous dire de quoi ? mais le tems nous l'apprendra sans doute.

l'Abbé MAURY.

C'est tout appris, *mons parturens nascetur ridiculus mus.*

LE COMTE DE MIRABEAU.

C'est ce qu'il faudra voir, quand à ce mariage, madame la comtesse qui me procure le bonheur de vous revoir, ce n'est purement & simplement qu'une coalition de personnes entre mademoiselle Théroigne & moi, coalition indispensable pour la consommation du grand œuvre de la régénération, ... vous comprenez.

LA COMTESSE.

Traître, tu diras tout ce que tu voudras, mais si je suis ta femme, cette Théroigne ne peut-être qu'une....

LE COMTE.

De grace, arrêtez madame, & quittez vos anciens préjugés, tout à changé de face, grace à moi. J'ai mis dans les anciennes idées de vertu & de justice, le même ordre qu'on voit régner en France dans toutes les autres parties qui tiennent à l'administration d'un grand empire. Croyez-vous être en droit de me chicaner, parce que vous êtes ma femme? Je vais faire un décret en faveur du divorce. Si en effet je suis polygame, & que cela vous déplaise, soudain, je lâche un autre décret en faveur de la polygamie. Ainsi madame, vous voyez que votre plus court parti est de filer doux, & de retourner au pays des oranges & des citrons : ici vous ne verriez que des grenades.

LA COMTESSE.

Hé quoi! à peine arrivée, vous êtes impatient de me voir repartir. Par où s'il vous plaît, ai-je mérité ces dédains outrageans?

LE COMTE.

Par où, c'est par votre.... par votre.... par votre humeur acariâtre, par vos dépenses folles, par vos.... n'en parlons plus.

LA LEJAI.

On voit bien que c'eſt le mari & la femme.

L'ABBÉ.

Ces chers époux ſont d'un accord entr'eux...

LE VICOMTE.

A peu près comme les ſages de l'aſſemblée nationale.

BARNAVE.

MM. les railleurs, point de diſſonances, point de bonne muſique.

LE COMTE.

J'entends, pourvu que les diſſonances ſe ſauvent. (*à part.*) Attrappe.

LA COMTESSE.

Air : *Oui noir n'eſt pas ſi diable.*

Je ne ſuis pas ſi diable
Que par tout on me fait ;
J'aime le jeu, la table,
Ce n'eſt pas un forfait ; (*bis.*)
Je ne donne le bal
Que dans le carnaval,
Ce n'eſt pas trop, je penſe ;
Pour femme de Provence,
Qui ſe plaît à la danſe,
Autant & plus qu'au lit,
Au lit, au lit,
Ne voilà-t-il pas un grand délit. (*bis.*)

SCENE VI & *derniere.*

L'ÉVÊQUE D'AUTUN, & *les acteurs précédents.*

L'ÉVÊQUE.

Air : *Je l'ai planté, &c.*

Je l'ai touché, je l'ai vu naître,
Ce tardif & cher pouponeau,
A qui Théroigne a donné l'être,
Par la vertu de Mirabeau.

Le Comte de MIRABEAU.

Expliquez-vous de grace, que dîtes-vous là ?

L'ÉVÊQUE.

Ce dont je vient d'être l'heureux témoin. Oui Théroigne en plein manège vient d'accoucher de la constitution. Le béat Target le tient entre ses bras, & montre à la nation ébahie, ce messie tant desiré. Entendez-vous les cris de joie & d'allegresse qui percent les airs ?

LE COMTE.

Ma foi je ne l'attendois pas sitôt, & ce bonheur inattendu.... à peine je respire !

l'Abbé M A U R Y. (*à part.*)

Ni moi non plus, je ne l'attendois pas sitôt.... O terre entr'ouvre toi.

L E V I C O M T E. (*à part.*)

Ni moi non plus; ..... ouf.

B A R N A V E.

Jour trois fois heureux.

l'Évêque D' A U T U N.

Vous êtes modeste.

La Comtesse D E M I R A B E A U. (*à la Lejai.*)

Ma chere, oublions le passé, & ne songeons qu'à nous réjouir.

L A L E J A I.

C'est à quoi j'ai toujours pensé, demandez plutôt à M. le Comte.

Le Comte D E M I R A B E A U.

Air : *Allons danser sous ces ormeaux.*

Allons baiser le nouveau né,
Chantons, dansons, faisons goguette;
Allons baiser le nouveau né,
Dieux pour les Noirs, quel pied-de-nez. (*Fin.*)

Français, que rien ne vous arrête ;
Venez avec componction
Baisser très-humblement le front,
Devant la *Constitution*.

(Allons baiser, &c.

F I N.

675